

de manches de couteaux ; puis à l'aide d'un fouloir aussi doublé de tôle et d'un levier, on force ces fragments d'os à descendre sur la râpe qui les use aisément. La poudre est reçue dans un panier au fur et à mesure qu'elle tombe.

En Angleterre, vers le commencement de ce siècle, on se contentait de broyer grossièrement les os sous la meule d'un moulin à huile. Nous savons même qu'aujourd'hui cette méthode existe encore sur beaucoup de points, mais on commence à lui préférer, et avec raison, dans les fermes importantes, le système des cylindres dentés qui fonctionnent à la manière de nos laminoirs. (fig. 37.)

D'après M. Girardin, cette machine broie, par heure, environ 1500 livres d'os bruts. Ces os broyés sont divisés, pour la vente, en trois sortes. La première est la plus fine ; les plus gros fragments qu'on y trouve peuvent avoir la grosseur d'un pois elle se vend 11 à 12 francs le minot. La deuxième sorte moins fine, présente des fragments gros comme des fèves, et des morceaux longs de 3 1/2 à 1 1/2 pouce. Le prix est de 9 à 11 francs. La troisième sorte, broyée aussi grossièrement que la deuxième, ne contient que des fragments et point de poudre. Elle se vend de 7 à 9 francs le minot.

Pour la Semaine Agricole.

La routine vaincue par le progrès.

PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE XXXVI.

LA MOISSON.—GROSSEUR A DONNER AUX GERBES, LEUR DISPOSITION EN BIZEAUX —MEULE D'AVOINE—SECONDE COUPE DES PRAIRIES ARTIFICIELLES.

Le temps de la moisson étant arrivé, Progrès vit bien qu'il lui serait impossible de serrer toute sa récolte dans sa grange, son blé sur trèfle était tellement haut et épais, qu'il devait donner un très grand nombre de gerbes. Celui du défrichement était encore plus fort, et quoiqu'il fut versé, il fallait cependant le rentrer.

Il fit part de son embarras à M. Martineau et même à M. le curé qui lui avait déjà été si utile pour sa meule de fourrage ; il pensa que ce dernier lui donnerait peut-être le moyen de faire une meule d'avoine ; car Progrès préférerait rentrer tout son blé et mettre son avoine en meule.

M. le curé lui dit que c'était possible, mais à condition de faire des gerbes moins grosses que celles qu'on faisait dans le pays ; que ces grosses gerbes ne se tassaient pas bien, et que la pluie pénétrerait entre elles et ferait gâter la meule ; que donc, s'il

voulait en faire une, il fallait commencer par diminuer de plus de moitié la grosseur habituelle de ces gerbes, que c'était absolument nécessaire, que d'ailleurs on les maniait beaucoup plus facilement, pour les charger et les décharger.

Progrès lui observa que cependant on faisait une grosse gerbe à peu près aussi vite qu'une petite, et que par conséquent, il lui faudrait plus de temps pour serrer sa récolte.

C'est une erreur, reprit M. le curé ; tandis qu'un lieur pose son genou sur le lien pour le faire joindre et pour le serrer assez fortement pour qu'il puisse contenir cette énorme gerbe, on en ferait trois petites.

Si vous voulez essayer, mon cher Progrès, vous verrez que j'ai raison ; de plus, les coups répétés donnés sur la gerbe font égrainer beaucoup de blé ; il en arrive autant en chargeant et déchargeant ces grosses gerbes qui se remuent si difficilement.

Progrès qui ne rejetait jamais une chose qu'on lui démontrait devoir être bonne essaya et il fut convaincu que M. le curé avait raison et qu'il y avait plus d'avantage à faire des petites gerbes.

M. le curé l'engagea encore à mettre ces gerbes en bizeaux, c'est-à-dire, par petits tas de dix aussitôt qu'elles étaient liées.

S'il pleut, lui dit-il, vos gerbes pressées les unes contre les autres et enfilées ne souffriront pas de la pluie, car l'eau coule dessus sans s'y arrêter. Comme il sera facile de manier vos petites gerbes, aussitôt le beau temps revenu, vous pourrez les rentrer presque aussitôt.

Ce qui fut dit fut fait. Progrès suivit exactement les conseils de son bon pasteur, qui ne pouvait jamais le tromper.

La moisson de Progrès fut bien plus considérable qu'à l'ordinaire, et bien qu'il y eût quelques jours de pluies, les gerbes ne mouillèrent guère, et le blé n'en souffrit pas.

Il n'en fut pas de même, pour Martineau. Ses énormes gerbes furent tellement pénétrées par la pluie, qu'il fut obligé de les délier pour les mettre en javelles, pour les faire sécher. Il perdit du blé et du temps à ce travail, et lorsque son blé fut sec, il en perdit encore d'avantage, parce que le blé qui a été mouillé et séché s'égraine très facilement.

Progrès eut bien de la peine à placer tout son blé dans sa grange ; quant à son avoine, il fut obligé, comme il l'avait prévu, d'en faire une meule. M. le curé eut encore la bonté de venir assister à cette opération. M. Martineau et Eléonore étaient aussi présents, et la plus franche gaieté présida à la confection de la meule.

On la fit ronde et très pointue ; tous les épis étaient placés vers le centre, on la couvrit au sommet avec

une grosse gerbe de paille qui avait quatre pieds de longueur.

Eléonore fit encore un gros bouquet pour placer sur la pointe de la meule, et une grosse galette qu'on mangeait à l'ombre de cette meule, comme on avait fait pour celle du trèfle, on fut bien joyeux pendant cette petite régalade ; c'était la joie que donne la conscience d'avoir bien fait.

On recevait toujours, de temps en temps, des nouvelles de Charles et de Marcel. Ces deux bons garçons prenaient bien plus d'intérêt aux affaires de la Bruyère depuis qu'ils savaient que leurs parents y étaient fixés pour de longues années.

Dans sa dernière lettre, Charles disait que ses patrons étaient occupés à faire des machines à battre, et qu'ils en vendaient beaucoup ; que la Bruyère n'était pas encore une ferme assez importante pour en avoir une, mais qu'il espérait bien qu'elle le deviendrait bientôt ; qu'en attendant, il fallait que son père fit venir un crible bien conditionné, avec tous les accessoires, pour nettoyer toutes espèces de grains et de graines ; que son blé nettoyé au crible se vendrait plus cher et ferait du grain de semence de la première qualité.

L'instrument dont parlait Charles était si parfait qu'il se vendait trente piastres, tandis que ceux du pays ne coûtaient que huit à dix piastres. M. Martineau dit de si belles choses, à propos de ce crible amélioré, qu'il avait déjà vu fonctionner, qu'il décida Progrès à s'en procurer un. On écrivit donc à Charles d'envoyer au plus tôt un de ces cribles que ses patrons confectionnaient, pour le payer on lui envoya, en même temps, un bon sur la poste.

Le champs de choux était dans toute sa vigueur pendant la moisson, et Marguerite qui, pendant ce temps de grands travaux, avait besoin des bras de sa servante, pour moissonner, ne pouvait l'envoyer aux champs pour ramasser de l'herbe, trouvait dans ces choux une excellente nourriture pour ses vaches, et le lait qui avait coutume de diminuer pendant la moisson augmenta considérablement.

Elle prit le parti de les faire rester tout le jour à l'étable et il est difficile de s'imaginer la masse de bon fumier qu'elles firent pendant ce temps. Enfin, elle avait tant de feuilles de choux que Progrès alla au marché acheter une vache pour remplacer celle qui était morte. Marguerite enlevait aussi des feuilles aux betteraves qui étaient très grosses et qui en avait beaucoup ; mais Eléonore l'engagea à ne cueillir que celles qui jaunissaient parce qu'elle avait vu dans la *Maison Rustique des Dames* que c'était une grande faute d'effeuiller les betteraves, qu'on leur faisait beaucoup plus de tort que les feuilles ne valaient, parce que ces feuilles, très